

## I

## Quand le genre supprime le sexe et rend la science caduque

Au début des années 1990, le mouvement « queer » est venu bouleverser notre conception du sexe biologique et de l'ordre social qui en découle. D'abord dans le milieu militant, puis à présent dans l'ensemble de la société. Selon ce mouvement, le genre n'est absolument pas lié au sexe et « homme » ou « femme » ne sont pas des réalités matérielles observables. Une personne peut avoir un corps ou un autre, elle sera homme ou femme (ou autre) en fonction de son ressenti. Si une personne déclare se sentir femme, elle est une femme. Si elle déclare se sentir homme, le même principe s'applique. L'« auto-détermination » – c'est le terme en vogue –, est une vérité irréfutable.

Il est des contextes où, en effet, le ressenti ne peut pas être contesté. Si je ressens une douleur physique ou morale, je suis la seule à pouvoir l'affirmer, et personne ne devrait le nier. Or, être une femme n'est pas un ressenti mais une réalité biologique qui implique une multitude d'éléments fondamentaux de notre vécu, depuis la possibilité d'une grossesse jusqu'à une

*Les ravages du genre*

corpulence moindre. En outre, si je suis, par exemple, sous-payée ou harcelée sexuellement sur mon lieu de travail ou dans la rue, ce n'est pas parce que je « me sens femme », ni parce que j'ai une « identité » de femme, mais bien parce que chacun saura, en me voyant ou en lisant mon prénom, que j'ai un corps de femme. Aucun « ressenti » n'est équivalent à cette réalité. Selon la logique queer, chaque homme qui affirme avoir une « identité de genre » de femme, est une femme ; au même titre que les êtres humains femelles. Même si dans 75 % à 80 % des cas en France, les hommes trans-identifiés (qui s'auto-proclament « femme trans ») n'ont subi aucune intervention chirurgicale.

Tous les mots tracent une limite entre ce qui appartient et ce qui n'appartient pas à un concept donné. Si je parle de la démocratie, je ne parle pas de l'autocratie. Les termes concrets en particulier doivent correspondre à une distinction entre certains objets ou individus et d'autres, sur la base d'éléments observables : « cette personne n'est pas américaine : elle n'a pas de passeport américain » ; « cette personne n'est pas petite : sa taille est supérieure à la moyenne ». À quoi bon créer des mots et donc des catégories ? Simplement parce que les critères qui distinguent une catégorie d'une autre se manifestent dans le monde réel et que les mots servent à exprimer une réalité. La distinction entre hommes et femmes n'est pas futile ; dans le domaine médical notamment, le sexe est une donnée importante dans l'interprétation de symptômes, le dépistage de troubles spécifiques ou

*Quand le genre supprime le sexe*

l'administration d'une posologie. Dans le domaine du sport, il est nécessaire de séparer compétiteurs et compétitrices pour prendre en compte la réalité du dimorphisme de taille et de masse musculaire.

Selon les tenants du transgenrisme, ces considérations biologiques doivent être éliminées pour laisser la place à des « identités de genre ». Et qu'importent les chromosomes ou l'apparence physique, personne ne devrait pouvoir contester cette affirmation. C'est un ressenti qui ne peut pas être défini, contrairement à une orientation sexuelle qui se manifeste par des réactions d'excitation sexuelle vis-à-vis d'un partenaire.

C'est là la première catégorie de mots à avoir une définition circulaire. Est une femme toute personne qui dit qu'elle est une femme. Sans critère observable, sans caractéristique autre que cette affirmation. L'identité de genre ne renvoie à aucun élément tangible observable dans le réel, elle ne renvoie qu'à elle-même et donc ne désigne rien. L'identité de genre se situe en dehors du tangible, du mesurable et du qualifiable, bref du réel. Elle est du domaine de la foi, qui ne s'explique pas et ne se justifie pas. Comme tout objet de croyance, elle échappe au domaine de l'expérimentation sensorielle. Elle existe, voilà tout. La méthode scientifique ne saurait l'infirmier, puisqu'elle n'appartient pas au monde des mesures et des observations.

Le Center for Transyouth Health and Development (Centre de santé et développement pour jeunes trans), de l'hôpital pour enfants de Los Angeles présente d'ailleurs ainsi sa mission : « Accompagner les

*Les ravages du genre*

adolescents et leur famille sur leur chemin de genre, les aider à franchir les obstacles institutionnels pour atteindre leur moi authentique (*their authentic selves*). » Cet hôpital semble offrir un parcours initiatique qui aboutit par la révélation d'une vérité qui était cachée au fond de soi. Il s'agit manifestement plus de spiritualité que de science.

UN « VRAI MOI » DISTINCT  
DE LA RÉALITÉ DU CORPS

L'identité de genre est donc un moi authentique qui n'a aucun lien avec l'enveloppe charnelle. « Les gens regardent l'apparence physique mais le Seigneur regarde le cœur. Ma fille est une fille dans son cœur. Elle le sait, Dieu le sait, et cela me suffit », dit une mère d'enfant trans qui se définit comme « chrétienne conservatrice », et en effet, l'idée est loin d'être neuve. Nous sommes face à un retour en arrière intellectuel, un bond dans le passé à rebours de la modernité. L'identité de genre est d'un certain point de vue la descendante en ligne directe du « destin » des Grecs et de l'âme chrétienne. Dans la Grèce antique, on n'échappe pas à son destin. On peut consulter l'oracle pour le connaître, mais celui-ci s'impose à nous. Lorsque Laoïs et Jocaste, couple royal de Thèbes, consultent l'oracle de Delphes, ils apprennent que leur fils tuera son père et épousera sa mère. À la naissance de l'enfant, le couple pense pouvoir être plus malin que le destin et décide de la mort du

*Quand le genre supprime le sexe*

nourrisson, qui survit et devient Œdipe. Nos actions, nos décisions, nos amours, bref tout ce qui constitue notre être, dépendent d'une volonté extérieure à nous-mêmes qu'il nous est impossible de fuir. Les êtres humains ont un moi conscient mais l'essentiel de qui ils sont leur échappe, à eux-mêmes et aux autres. Dans la conception chrétienne, l'âme est de nature spirituelle et quoique contenue dans le corps, elle en diffère radicalement. Elle survit à cette enveloppe périssable après la mort.

Élisabeth Roudinesco écrit que « le Destin est l'inconscient des Grecs ». Et cette idée que nos actions dépendent d'une force invisible contre laquelle on ne peut pas lutter est reprise de façon séculière par la psychanalyse. Notre inconscient s'impose à la conscience ; nous devons l'accepter, le reconnaître, car s'il est refoulé, il se manifesterait d'une façon ou d'une autre. L'inconscient n'est pas directement observable, il n'existe que dans ses manifestations. Encore aujourd'hui, les partisans de la psychanalyse sont nombreux à être convaincus que les neurosciences ne seront jamais suffisantes pour expliquer les émotions et les comportements humains. L'identité de genre procède d'une logique analogue : imperceptible, non observable, elle s'impose à l'individu.

Si l'affirmation de soi est une tendance contemporaine, elle prend appui sur une conception du psychisme humaine traditionnelle. L'identité de genre se distingue toutefois en ce qu'elle ne se réclame pas d'une instance spirituelle supérieure. Je suis seule à savoir quelle est mon identité, sans avoir besoin de me

### *Les ravages du genre*

référer a un modèle préexistant. Si je décrète qu'il en est ainsi, mon identité de genre peut même être fluctuante au cours d'une même journée. Dans un hyper-individualisme très conforme à l'esprit du temps, chaque personne peut affirmer qui elle est, au mépris de l'observation objective et de la science.

#### LES RACINES INTELLECTUELLES DU MOUVEMENT QUEER

La pensée queer vient de loin. Philosophiquement, elle se rattache à une tradition ancienne marquée par l'héritage du dualisme. Contre la conception matérialiste, c'est dans l'opposition entre le corps et l'âme que ce mouvement plonge ses racines, dichotomie en vertu de laquelle la personne humaine ne serait pas réductible aux molécules et atomes qui la composent. Cette vision demeure aujourd'hui encore bien ancrée – outre les religions, on peut encore citer la psychanalyse, l'ésotérisme et même l'idée d'identité de genre parmi ses avatars. Considérer à l'inverse que l'esprit peut être le simple résultat de l'activité des neurones et de diverses molécules et courant électriques paraît surprenant, c'est ce que le prix Nobel de biologie Francis Crick appelle « l'hypothèse stupéfiante ». L'héritage dualiste se prolonge jusqu'à la philosophie post-moderne dont l'un des traits les plus caractéristiques est la méfiance vis-à-vis de la notion de rationalité. Le post-modernisme émerge pour partie dans le contexte de la décolonisation et, dans sa contestation de

*Quand le genre supprime le sexe*

l'impérialisme, procède à une association, sur le plan doctrinal, entre l'ordre colonial blanc d'une part et, de l'autre, les règles de la connaissance objective telles qu'elles ont été conçues par la science européenne – omettant, au passage, de considérer l'apport des philosophes et savants d'Afrique subsaharienne et du monde arabe. Dans l'interprétation qui est faite d'un corpus aussi élargi que celui rassemblé sous l'étiquette de « post-moderne », renverser la domination blanche semble de plus en plus passer par le fait d'abattre la suprématie de la rationalité en tant que telle. Une connaissance qui procède de l'expérience personnelle aura tout autant de valeur que celle qui procède de la méthode scientifique. En fait, elle aura davantage de valeur : lorsqu'une personne qui appartient à un groupe socialement dominé parle de son vécu, il émet une vérité authentique. La parole des dominés doit dépasser les nomenclatures d'autrefois, et l'on remet en cause le fait de tendre vers la neutralité axiologique. Quant à la notion de vérité objective et universelle, elle est rejetée. Chaque personne a sa vérité, qui est une vérité.

Voilà le contexte intellectuel dans lequel s'inscrit le mouvement queer, lequel entreprend de transposer ces conceptions aux questions de sexe, de genre et de sexualité. Selon les queers, les catégories en usage sont oppressives, car elles découlent d'une norme. Le langage n'est que normes et pouvoir, et le pouvoir se manifeste principalement dans le langage et à travers lui. Il est oppressif de classer les individus dans des catégories de langage comme « femme », « homme », « hétérosexuel » ou « homosexuel ». Le patriarcat

### *Les ravages du genre*

hétéronormatif exerce son pouvoir en décidant de ce qui est normal ou pas, et la création des mots est l'outil de la séparation entre ce qui est normal et ce qui ne l'est pas. La société a créé le mot « homosexuel » pour désigner certaines personnes comme s'écartant de la norme. Pour remettre en question la norme (la prétendue supériorité de l'hétérosexualité), il faut, et même, il suffit de bouleverser l'usage des mots. Le mouvement queer considère que la catégorisation est l'outil qui permet la légitimation d'un certain discours – dominant, en l'occurrence. Il remet en question la stabilité des catégories « homme », « femme », « hétéro » et « homo », et va jusqu'à nier leur existence. Être queer permet d'être à la fois homme et femme, ou aucun des deux, et de passer d'une catégorie à l'autre comme bon vous semble. Et cette fluidité devrait s'inscrire dans une contestation plus large de l'ordre social en tant que tel.

Autre technique empruntée au post-modernisme : le brouillage des catégories. Rien n'est figé, tout est « sur un spectre », et même la binarité de la sexuation humaine est remise en question. Or, même si le sexe était « un spectre », et ce n'est pas le cas, cela ne justifierait pas l'existence d'une identité de genre cachée au fond de notre âme. Les écrits queers sont souvent confus, voire incompréhensibles : c'est voulu. Dans son ouvrage *Queer Theory: An Introduction*, Annamarie Jagose nous éclaire sur ce point : « Ce n'est pas que la théorie queer est trop jeune, et qu'elle doit gagner en cohérence. En fait, la théorie queer elle-même implique une élasticité et une confusion quant à sa définition et ses concepts. » On ne



*Quand le genre supprime le sexe*

comprend rien, cela n'a que très peu de sens, et c'est justement le principe.

S'IMPOSER AU LIEU DE CONVAINCRE

L'identité de genre s'impose aux consciences par un discours qui joue sur la confusion et le recours aux émotions. « Je crois que je suis née femme », « Ma croyance personnelle est que j'ai toujours été une femme et rien d'autre qu'une femme » : sur sa chaîne YouTube Caroland, l'actrice transgenre américaine Carolina Gutierrez répète 18 fois cette affirmation dans une vidéo de 14 minutes – dont 3 sont consacrées au produit de son sponsor, un épilateur électrique. On ne saurait trop insister sur le caractère parareligieux de ce type de registre relevant de l'incantation. Dans un documentaire diffusé sur M6, un jeune homme trans-identifié décrit « une erreur de la nature, une erreur d'injection d'âme<sup>1</sup> ». Et ce discours passe très bien auprès du grand public.

« Les femmes trans sont des femmes. » C'est ce qu'on lit en réponse à toute remise en cause de l'idéologie du genre. La formule est bien trouvée, et quoique relevant de la pure tautologie, elle sert d'axiome de base. C'est l'équivalent, en logique, de  $A = A$ . Or, l'expression « femme trans » désigne les hommes qui s'identifient comme femmes. En s'appelant « femme trans », ils imposent l'idée qu'ils sont des femmes, au même titre que les « femmes noires » ou les « femmes blondes ». Une femme peut être grande, petite, mince ou trans.

*Les ravages du genre*

Avec la formulation « femme trans », où « trans » est une épithète du mot « femme », les hommes trans-identifiés et leurs alliés imposent dans le langage, et donc dans la pensée, que l'identité de genre est réelle et suffit à rendre un homme « femme ». Sur cette base, les transactivistes reprochent aux féministes de rejeter certaines femmes, ce qui évidemment, dit comme ça, est un comble. Parce qu'elle appartient à un vocabulaire militant tentant de naturaliser un point de vue particulier, je n'emploierai pas l'expression « femme trans » ici.

Pour s'imposer dans les esprits et les pratiques, le discours sur la transidentité utilise un procédé emprunté à la philosophie post-moderne – que l'on doit notamment à Foucault –, selon lequel tout énoncé est l'émanation de ma position sur l'échiquier du pouvoir. En résumé, une femme noire parle en tant que femme noire et a un « discours de femme noire ». D'où l'idée qu'un désaccord provenant d'une personne blanche serait intrinsèquement raciste, puisque les personnes blanches dominent structurellement et historiquement les personnes noires. Comme mon discours est une émanation de qui je suis, montrer un désaccord ou simplement émettre des doutes équivaut à une attaque personnelle. Si chaque personne s'identifie à ses idées, il lui sera alors très difficile d'avoir la moindre souplesse d'esprit, sans parler de prise de recul et de remise en question. En outre, le débat d'idées est forcément une confrontation non pas entre points de vue mais entre personnes. Une tendance que l'on retrouve dans la phraséologie singulière employée par les

*Quand le genre supprime le sexe*

personnes trans-identifiées lorsqu'elles sont soumises à la contradiction : « Vous voulez qu'on cesse d'exister » ; « Vous niez notre existence ». La logique est la même lorsque l'association Contact France, habilitée aux interventions en milieu scolaire, publie cette citation sur son site : « La femme qui se cachait au fond de moi devait vivre (...), nous revendiquons simplement le droit d'exister. »

Les adolescents et jeunes adultes, plus enclins à être instables et vulnérables, s'accordent le droit de se protéger de discours qu'ils jugent « oppressifs ». Se protéger peut prendre la forme d'une fuite dans un « espace cocooning » aussi appelé « *safe space* » qu'ils auront mis en place dans leur université. Lors d'une enquête auprès de 200 étudiants en psychologie, âgés de 21 ans ou moins, de la San Diego State University, il est ressorti que les trois quarts d'entre eux sont d'accord avec l'énoncé suivant : si un intervenant extérieur au campus émet un discours avec lequel beaucoup d'étudiants sont en désaccord, ces étudiants devraient pouvoir trouver refuge dans un « *safe space* ». Pour 86 % de ces jeunes, il est de la responsabilité de l'université de mettre en place ce lieu de repli. Cette impossibilité de dialoguer aboutit inévitablement, hélas, à du harcèlement et d'autres formes de violence. Faute de discours rationnel, donc faute de pouvoir convaincre, on réduit au silence.

Dans la suite logique de l'affirmation adressée à leurs contradicteurs (« vous niez notre existence »), les trans-activistes brandissent un argument qui paralyse le discours. Selon eux, les personnes trans-identifiées

### *Les ravages du genre*

qui voient leur identité de genre niée, par un simple rappel de la réalité de leur sexe biologique, sont tellement blessées par ces remises en cause qu'elles en viennent à se suicider. Au contraire, respecter l'identité de genre auto-proclamée sauverait des vies. Or cette assertion mérite que l'on se penche sur des données factuelles, avant d'éventuellement céder au sentiment de culpabilité qu'elle cherche à nous infliger. Le transgenrisme refuse de s'expliquer et d'être expliqué par autrui. Personne ne doit comprendre, tout le monde doit accepter. C'est ce qu'affirme par exemple l'écrivaine transgenre Shon Faye : « C'est un phénomène qui existe, pourquoi se préoccuper de la cause<sup>2</sup> ? » Pour elle, ces questionnements ne font que distraire l'attention vis-à-vis des terribles discriminations subies par les personnes trans, et d'ailleurs « alimentent les discriminations ». Plus grave, dans le documentaire *Petite fille* co-produit par Arte<sup>3</sup>, c'est une psychiatre qui semble avoir abandonné toute exigence scientifique : « Il ne faut pas se poser la question pourquoi, simplement prendre acte de ce qui est » ; « Le pourquoi, on ne le connaît pas. Les choses sont comme ça. » Le corps médical ne semble manifester aucune volonté de trouver des explications au phénomène, et préfère s'en remettre à la croyance. Certaines médecins, psychologues, chercheuses, militantes et journalistes ne sont pas satisfaites de cette absence voulue de discussion et choisissent d'user de rationalité.

## *Quand le genre supprime le sexe*

### IDENTITÉ DE GENRE : L'APPARITION D'UNE NOTION

Avant 2013, le « trouble de l'identité de genre » était décrit dans le *DSM-IV*, le manuel de référence en psychiatrie, comme un inconfort sévère et persistant à propos du sexe biologique. Ce trouble commence à se manifester dans l'enfance, entre 2 et 4 ans le plus souvent, et devient plus intense à l'adolescence. Très rare, il touche une naissance sur 10 000 environ, et quasi exclusivement des petits garçons. Avant 2012, aucune fille atteinte de ce trouble n'a été mentionnée dans la littérature scientifique. En 2013, la nouvelle édition du manuel, le *DSM-V*, ne parle plus de « trouble » mais de « dysphorie de genre » qui se définit comme suit : « Incongruence marquée entre le sexe de naissance et le ressenti de l'identité de genre », laquelle entraîne une souffrance chez le sujet.

Le psychiatre Alexander Korte, du CHU de Munich, attire l'attention sur le fait que l'« incongruence de genre » inclut beaucoup plus de critères. Chez les enfants, cela inclut : « Une forte préférence pour les camarades de l'autre sexe et une forte préférence pour les jouets, les jeux et les activités typiques de l'autre sexe. » Chez les adolescents et adultes, l'« incongruence de genre » inclut : « Un fort désir d'être traité comme un autre genre » ; « Une forte conviction de ressentir et de réagir de façon typique comme le ferait l'autre sexe » ; « Un fort désir de se débarrasser de (ou pour le jeune adolescent, de prévenir le développement de) leurs caractéristiques sexuelles primaires et/ou secondaires. » Alexander Korte ne nous

### *Les ravages du genre*

surprend pas lorsqu'il déclare : « Concrètement, ce changement de définition a entraîné une inflation de diagnostics. » D'autant que la définition de l'« identité de genre » reste sibylline, pour ne pas dire cryptique.

Les Principes de Jogjakarta, qui font autorité à travers le monde depuis la Conférence internationale de 2006, considèrent dans leur préambule l'identité de genre « comme faisant référence à l'expérience intime et personnelle du sexe faite par chacun, qu'elle corresponde ou non au sexe assigné à la naissance ». Le Conseil de l'Europe définit pour sa part l'identité de genre comme « l'expérience du genre ressenti en soi et de façon individuelle ». Au Canada, le gouvernement fédéral fait état du « sentiment personnel d'être un homme, une femme, les deux, aucun des deux, ou de se situer quelque part sur le spectre du genre ». Dès lors, la notion d'identité de genre ne peut que nous plonger dans la plus grande confusion. Comment savoir si je suis une femme, si l'on me dit que mon sexe biologique n'est pas un critère assez solide pour le savoir, et si je ne peux me référer à aucun autre critère extérieur ? Qu'est-ce qui fait de moi une femme, si j'en suis une ?

Quelle pourrait être mon expérience intime d'être une femme si ce n'est tout ce qui, dans mon vécu, renvoie à mon corps de femme ou à mon expérience du sexisme – sexisme qui, par définition, a pour prétexte mon corps de femme ? Je peux témoigner d'une expérience intime de la peur ou du désir d'être enceinte ou bien des spécificités de la sexualité des femmes. Quelle expérience de la masculinité

### *Quand le genre supprime le sexe*

pourrais-je avoir ? Cette expérience ne serait-elle pas, tout simplement, des pulsions ou traits de caractère que notre société attribue, de façon simpliste et stéréotypée, aux hommes ?

#### LA MULTIPLICATION DU NOMBRE DE CAS

Avant toute chose, il est primordial de faire la différence entre, d'une part, les personnes trans adultes, et d'autre part, les enfants et adolescentes – puisqu'il s'agit surtout de jeunes filles.

Dans le premier cas de figure, ces adultes correspondent à la très petite minorité de personnes, des hommes pour la plupart, qui sont dysphoriques depuis l'enfance. Dans ces cas-là, ce que l'on appelait le « changement de sexe » était un remède à la souffrance psychique. « Dans certains cas rares, les jeunes ont de vraies problématiques identitaires et la transition peut être une solution », dit la psychiatre Anne Perret. La médecin, qui a une expérience clinique de la demande de transition, a rejoint l'« Observatoire Petite sirène », observatoire des discours idéologiques sur l'enfant et l'adolescent, dont la devise est le célèbre et si pertinent aujourd'hui « *sapere aude* » : ose savoir.

Parallèlement à ce phénomène, le nombre de demandes de transition par des adolescentes, surtout, a crû massivement à partir de 2010. « Selon les pays, sur une période de dix à quinze ans, le diagnostic de “dysphorie de genre” (...) a augmenté de 1 000 % à 4 000 % », résumant Caroline Eliacheff et Céline

### *Les ravages du genre*

Masson<sup>4</sup>. En France, la Caisse nationale d'assurance maladie fait état d'un nombre limité de cas en valeur absolue : « 9 000 personnes sont concernées en 2020 dont 3 300 admises dans l'année », mais elle note une multiplication par dix des cas enregistrés entre 2013 et 2020 ; 70 % des personnes diagnostiquées sont âgées de 18 à 35 ans.

À Londres, la clinique du genre pour enfants de Tavistock a observé une augmentation du nombre de ses patients de 400 % en quatre ans. En 10 ans, le nombre d'adolescents transgenres a été multiplié 40 aux États-Unis, par 20 au Canada, par 21 en Irlande, par 15 en Suède. Pour ce qui est de la répartition selon le sexe, le nombre de jeunes filles mineures suivies par le England's Gender Identity Development Service (GIDS) était de 40 en 2010. En 2018, leur nombre était de plus de 1 800 (un facteur de 1 à 45), tandis que le nombre de garçons est passé de 56 à 713 (de 1 à 13). Au CHU de Munich, Alexander Korte parle d'un garçon pour 8 filles. En France, conformément à cette tendance, nous sommes passés d'une population réduite de petits garçons à une multiplication de cas qui concernent à présent trois quarts d'adolescentes. C'est un changement majeur, c'est pourquoi il n'est pas raisonnable de refuser de se pencher sur les causes de ce bouleversement.

C'est cette transformation dans la nature du phénomène qui doit attirer notre attention. L'ouvrage *Dommages irréversibles* d'Abigail Shrier<sup>5</sup> se concentre justement sur la population féminine adolescente. Contrairement à elles, les adultes transgenres ont



*Quand le genre supprime le sexe*

toujours intimement su que leur corps était « un mensonge », d'aussi loin qu'ils se souviennent. « Leur dysphorie ne les a jamais rendus populaires, bien au contraire. Ils ont grandi sans connaître d'autre personne transgenre, et ils n'avaient pas Internet pour leur apporter un mentor. D'ailleurs, ils n'en voulaient pas et n'en avaient pas besoin : ils savaient comment ils se sentaient (...), ils ne veulent pas faire les grands titres, seulement passer inaperçu en tant que membre du sexe opposé. »

La dernière décennie fut celle d'un changement radical dans le phénomène transgenre. Selon l'hypothèse défendue par les transactivistes, la dysphorie de genre a toujours été répandue, mais ce n'est que depuis une date récente que les personnes transgenres peuvent mettre des mots sur leur situation et en faire état publiquement.

En ce qui me concerne, je défends une autre thèse. Elle n'est pas originale, elle ne m'appartient pas, cette idée est défendue par une partie du milieu féministe et des voix issues du milieu médical ou parmi les psychologues qui prennent ce public en charge : la dysphorie de genre recouvre en fait, dans la majorité des cas, d'autres réalités. S'auto-définir comme transgenre est une réponse rapide à des problématiques complexes.